**Terreur et totalitarismes**

***« Pourquoi et comment les systèmes totalitaires appliquent-ils la terreur ? »***

**Introduction**

Le totalitarisme, terme employé pour la première fois par les fascistes italiens dans les années 1920, se définit comme un système politique qui place au premier plan le collectif au détriment de l'individu. Cet ordre collectif que fait régner un pouvoir dictatorial par la fusion des pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire.

I. – Une remise en cause idéologique de la démocratie

A. La démocratie un régime vu comme faible ou mensonger.

La démocratie est présentée comme un régime faible face aux dangers. Elle est vue parfois comme imposée par les étrangers (démocratie de Weimar) et peu efficace face à la crise économique. Le peuple attend des réponses rapides et efficaces. Quitte à perdre une partie de ses libertés.

B. Des idéologies par nature totalitaires.

Le totalitarisme se caractérise par l’existence d’un parti unique (fasciste, nazi ou communiste), d’une police répressive (Chemises brunes, Gestapo, Guépéou), d'une propagande omniprésente (sur tous les supports) et d'un culte du chef. Ces idéologies ne supportent donc pas les oppositions.

II.- Une application méthodique et efficace des idéologies.

A.   La négation des libertés individuelles.

Tout individu qui n'entre pas dans le projet totalitaire du régime est à éliminer. Ainsi des groupes entiers de populations sont désignés d'avance comme nuisibles sur des critères sociaux, raciaux ou politiques. En URSS, la terreur s'abat sur une grande partie de la population, paysans, anciens partisans de Lénine ou individus jugés « socialement nuisibles ». En Allemagne, la terreur se double d'une vision eugéniste de la race allemande et d'un antisémitisme exacerbé.

B.   La surveillance des citoyens omniprésente.

Pour réussir à imposer son projet politique, le régime doit avoir recours à l’aide des citoyens. La délation est fortement encouragée, y compris à l’intérieur même des familles. Il faut adhérer un parti dès son plus jeune âge (komsomols, jeunesses hitlériennes) puis pour avoir un emploi.

III.- Une répression brutale

A.   La progressivité de la répression.

La répression est tout d’abord morale (menaces, discriminations, boycott) puis devient physique (milices agissants en toute impunité. On pousse ceux qui sortent de la norme (religion, mode de vie sexualité) à partir. Ceux qui sont restés vont être séparés des autres. Ils seront fréquemment assimilés à des parasites (comme des poux), puis enfermés et enfin exterminés.

B.   Des outils de répression inédits et inhumains.

Ainsi on va ouvrir le premier camp de concentration en Allemagne dès 1933 (Dachau) puis créer des Ghettos juifs (1940) et aller jusqu’à la solution finale, c'est-à-dire l’extermination dans les camps à partir de 1942.

Conclusion :

La terreur ne constitue pas l'essence du totalitarisme dans la mesure où elle ne représente pas la seule composante essentielle au prototype. Mais elle en reste un maillon essentiel pour lui permettre d’exister

**Le problème de la rupture totalitaire**



Hannah Arendt est l’un des premiers penseurs à avoir théorisé le concept de totalitarisme. Très marquée par l’expérience du nazisme auquel elle a directement été confrontée et dont l’arrivée au pouvoir est la cause de son émigration aux Etats-Unis, l’œuvre arendtienne peut se lire comme une tentative de trouver dans l’histoire contemporaine les motifs qui ont permis l’émergence de la catastrophe totalitaire.

La notion de totalitarisme telle qu’on la connait aujourd’hui, incarnée par les deux régimes que sont l’Allemagne nazie et la Russie stalinienne, n’apparaît pourtant pas immédiatement dans la réflexion arendtienne sur les origines. Le communisme est en effet relativement absent de sa réflexion jusqu’à la fin de la seconde guerre mondiale et c’est essentiellement sur le nazisme que portent ses recherches. Le projet initial des *Origines du totalitarisme* proposé en 1946 ne comportait d’ailleurs aucune comparaison avec le communisme. La quatrième partie s’intitulait « L’impérialisme accompli » et se concluait par le chapitre « L’impérialisme racial : le nazisme »[1](https://ea.hypotheses.org/346#footnote_0_346). Le cœur de l’analyse arendtienne était donc la relation de continuité du nazisme avec l’impérialisme, et sa nature raciste et colonial, davantage que sa proximité avec le régime stalinien. Le concept de totalitarisme n’apparaitra lui-même qu’avec la prise en compte de l’URSS, à partir de 1947. L’idée d’un régime totalitaire entièrement nouveau et en rupture avec la modernité nait ainsi de l’amalgame entre nazisme et stalinisme, la réflexion d’Arendt sur le national-socialiste constituant l’ossature de son analyse de la nature du totalitarisme.

**Le totalitarisme, rupture avec la modernité**

L’entreprise arendtienne consiste en une double opération. Il s’agit d’une part de montrer en quoi la naissance du totalitarisme s’appuie sur l’évolution d’une société moderne et son aliénation par rapport au monde, tout en montrant d’autre part que le totalitarisme s’oppose à l’ensemble des fondements de la modernité et constitue une véritable rupture avec la condition humaine. Cette volonté de faire du totalitarisme un régime en rupture avec le monde commun se traduit dans la radicalité avec laquelle Hannah Arendt décrit sa nature de l’organisation totalitaire. Au cours de son analyse elle prend ainsi soin de montrer que les régimes totalitaires se démarquent de l’ensemble des régimes politiques qui les ont précédés. Il ne s’agit pas de régimes autoritaires ou tyranniques dans lesquels un chef suprême disposerait du pouvoir absolu, mais bien d’un système à part, entièrement nouveau, et caractérisés par un enchevêtrement de corps intermédiaires se surveillant les uns les autres pour donner au régime une impression de mouvement permanent.

Plus qu’un nouveau régime politique, le totalitarisme se présente ainsi comme l’aliénation de toute activité politique. Il ne s’agit pas d’un système politique fondé sur les interactions de ses membres et leur capacité à agir autour d’un espace commun, mais d’une organisation bureaucratique aspirant à la domination totale, caractérisée par l’impuissance et la déresponsabilisation de ses membres. Cherchant à « *en finir une bonne fois pour toutes avec la neutralité du jeu d’échecs*, c’est-à-dire avec l’existence autonome d’absolument n’importe quelle activité »[2](https://ea.hypotheses.org/346#footnote_1_346), la structure totalitaire se traduit par la destruction de tout lien social qui pourrait unir des individus en dehors du mouvement. Le totalitarisme n’est pas hostile au jeu d’échec en soi, mais à sa neutralité, c’est-à-dire à son refus de s’impliquer dans le mouvement. Dès qu’une activité est pratiquée pour elle-même, qu’elle n’est pas organisée et contrôlée par le régime, elle s’oppose à l’ordre voulu par le totalitarisme.

Pour Hannah Arendt, les régimes totalitaires dépassent toutes les formes d’oppression qui ont pu exister auparavant par leur rejet radical de toutes les organisations qui disposeraient d’une existence propre, menée en dehors du parti. Cette dissolution de toute société indépendante du mouvement se traduit dans tous les aspects de la vie civile. Le régime ne se contentera pas d’enlever les enfants d’opposants politiques pour les confier à des partisans du pouvoir comme ont pu le faire les régimes de Franco ou de Pinochet : il organisera la dissolution de tout lien familial. Un Etat totalitaire ne se contente pas de diriger des êtres humains, mais fait en sorte qu’ils se comportent comme les parties d’un tout agissant de concert sans interagir les uns avec les autres.

**La propagande totalitaire**

La radicalité de la rupture avec le monde commun se traduit dès lors par la manière dont le régime se constitue en un véritable monde de mensonge se substituant totalement à la réalité par le biais de la propagande et du conditionnement. Hannah Arendt distingue la propagande totalitaire du mensonge classique, affirmant qu’elle consiste à « établir un monde fictif capable de concurrencer le monde réel, dont le principal désavantage est de ne pas être logique, cohérent et organisé »[3](https://ea.hypotheses.org/346#footnote_2_346). Alors que le mensonge traditionnel vise l’accès à l’information, et préserve donc la distinction entre vérité et fausseté au moins pour ses auteurs, le mensonge moderne s’attaque à des faits parfois connus de tous au point de fausser entièrement la notion même de vérité factuelle. Il s’agit plus d’une simple dissimulation des faits à des fins politiques, mais d’une tentative de falsifier des faits connus de tous afin d’y substituer une fiction collective en faveur du régime, quitte à effacer toutes les traces et personnes qui pourraient en témoigner.

Plus qu’un discours idéologique au service du pouvoir la propagande est l’essence même du régime, et on a l’impression en lisant la description du régime totalitaire que tous ses membres sont pris au piège d’une vaste illusion érigée en système. Afin de prouver que ses affirmations sont vraies, la structure totalitaire préfère faire comme si la situation qu’elle prétend résoudre n’existait pas plutôt que se confronter à la réalité du monde : « Lorsque Staline décida de réécrire l’histoire de la révolution russe, la propagande en faveur de la nouvelle version consista à détruire, en même temps que les livres et documents anciens, leurs auteurs et leurs lecteurs »[4](https://ea.hypotheses.org/346#footnote_3_346). La propagande totalitaire est ainsi capable de se transformer en réalité concrète si cela lui permet de démontrer la cohérence de ses mensonges. Selon Arendt, Staline ne s’est pas contenté d’une simple censure pour imposer sa vision de l’histoire de la révolution. Il n’a pas seulement modifié les supports datant de cette époque, mais a éliminé physiquement tous leurs auteurs et tous leurs lecteurs.

Le mensonge totalitaire n’est de plus pas lié à une quelconque stratégie. Le noyau idéologique des régimes totalitaires est anti-utilitariste et s’oppose à toute analyse qui reposerait sur l’intérêt de ses membres. La fiction totalitaire n’est pas un outil de contrôle mais une négation de la réalité, qui structure le mouvement en le préservant du monde extérieur. Si les mécanismes du totalitarisme pouvaient être rendus en termes de fins et de moyens, alors il pourrait être intégré à la théorie qui fait traditionnellement de l’intérêt concret le moteur de la vie politique. Il n’y aurait donc pas cette scission entre les membres du mouvement et le reste de l’humanité que garantit la propagande totalitaire.

« En matière politique, le scientisme continue à présupposer qu’il a pour objet le bien-être de l’humanité, concept profondément étranger au totalitarisme »[5](https://ea.hypotheses.org/346#footnote_4_346). L’idéologie totalitaire n’est pas utilitaire, elle ne cherche pas à promouvoir l’intérêt de ses membres mais à se faire l’interprète de forces nécessaires qui agissent indépendamment des individus. La fiction est l’arrière-plan à partir duquel les membres du mouvement pensent et agissent, et cette fiction ne repose que sur elle-même. Elle n’est liée à aucun des enjeux traditionnels qui structurent la vie politique mais se présente au contraire comme une scission avec le monde commun.

**Un régime de terreur**

La violence à l’œuvre dans les régimes totalitaires obéit à la même logique. Plus qu’un outil de répression au service de l’Etat, la violence est la manifestation même du pouvoir totalitaire. Hannah Arendt distingue alors l’usage traditionnel de la violence du « cercle de fer »[6](https://ea.hypotheses.org/346#footnote_5_346) de la terreur. Comme la propagande par rapport au mensonge, la terreur se démarque de la violence par son absence de finalité. Il ne s’agit plus d’un instrument visant obtenir des résultats déterminés mais de l’expression d’une politique aliénée et tournant sur elle-même. Alors qu’elle insiste sur le caractère instrumental de la violence, dont l’usage est déterminé par les objectifs qu’on lui a assignés, Arendt fait de la terreur une violence pure et sans fin, se retournant sans cesse contre de nouveaux ennemis fictifs ou réels, pour alimenter l’état d’agitation qui donne au totalitarisme l’illusion d’incarner les mouvements de l’histoire.

L’usage de la violence relève d’une logique selon laquelle on ne peut pas faire d’omelettes sans casser des œufs. La terreur relève, elle, d’une situation où casser des œufs est devenu une fin en soi, l’omelette ne servant plus que de prétexte pour continuer à les briser[7](https://ea.hypotheses.org/346#footnote_6_346). La terreur caractérise le moment à partir duquel la violence et l’action politique se confondent. A la lecture d’*Idéologie et terreur,* la terreur totalitaire apparaît comme un processus quasiment autonome sur lequel ses propres auteurs ne semblent plus avoir prise. Si tout régime peut recourir à la violence pour assurer son fonctionnement dans certaines circonstances, la terreur se présente comme le moment où le pouvoir politique a cessé de fonctionner et où seule la violence peut permettre d’assurer la cohérence du système. Le totalitarisme se caractérise ainsi par un mélange d’effervescence de l’espace public et d’impuissance des citoyens. L’agitation du mouvement pour lutter contre ses supposés adversaires n’a d’égale que son incapacité à résoudre les problèmes qui lui font face.

« Le pouvoir, tel que le conçoit le totalitarisme, réside exclusivement dans la force produite par l’organisation. […] Pour Staline, la croissance et le développement ininterrompu de l’encadrement policier étaient incomparablement plus importants que le pétrole de Bakou, le charbon et le minerai de l’Oural – bref que le plein développement du potentiel russe. »[8](https://ea.hypotheses.org/346#footnote_7_346) Le développement économique, politique, ou social, d’un pays n’est pas l’enjeu du pouvoir totalitaire. Seule sa propre organisation compte à ses yeux. Le régime occulte ainsi la réalité même de la vie de sa population, au point d’aboutir à une sorte de solipsisme idéologique dans lequel le mouvement se définit lui-même au détriment de toute réalité concrète. Il parvient ainsi à un niveau de nihilisme qui l’oppose à toute théorie politique. Ni la liberté politique, ni la volonté de pouvoir, ni même l’intérêt économique ou social ne permettent de rendre compte du fonctionnement des régimes totalitaires.

Dans cette perspective l’autodestruction du régime fait partie intégrante des mécanismes de la terreur totalitaire. Arendt développe en effet l’idée que la destruction de l’Allemagne à la fin de la seconde guerre mondiale doit être analysée à l’aune d’un mouvement fasciste mondiale. En l’absence d’une victoire totale sur les alliés, les hauts-dignitaires nazis auraient délibérément choisi de sacrifier le territoire et le peuple allemand pour assurer la survie du mouvement fasciste international. L’annihilation des villes allemandes sous les bombes alliées ne seraient dès lors que le résultat d’une politique voulue et assumée par Hitler consistant à faire de l’Allemagne le martyre de la cause fasciste.

Bien différent de la vieille vision impérialiste allemande défendue par l’armée, une telle idéologie ne se soucie guère de l’existence d’un Etat national : son seul objectif est sa victoire en tant que mouvement d’idée. L’autodestruction de l’Allemagne apparaît dès lors comme un moyen de transformer le mouvement national-socialiste en une organisation fasciste disséminée dans tous les pays du monde. La prophétie auto-réalisatrice que constitue l’invasion de la Russie et la défaite qui lui a succédé est donc considéré comme telle par les dirigeants du IIIe Reich, prêts à sacrifier leur propre victoire pour prouver l’effectivité de leur idéologie ; fut-ce au prix de l’occupation du territoire allemand par les Russes et sa transformation en un régime communiste pérenne pendant plus de quarante ans.

Si on peut trouver ce prix chèrement payé pour rendre un mensonge plus crédible, il va toutefois dans le sens de la conception arendtienne du totalitarisme comme un régime à la fois irrationnel et profondément cohérent. Pour Hannah Arendt, l’aliénation totalitaire est telle que la propagande y prend la forme d’un véritable monde de mensonge, prenant le pas sur la réalité des faits. Les nazis vivent tellement coupés de la réalité du monde qu’ils sont prêts à tous les sacrifices pour promouvoir leur idéologie. Les *Origines du totalitarisme* nous présentnte de la sorte un système inintelligible et irrationnel. Véritable rupture avec la tradition politique, le totalitarisme se présente comme un système en vase clos, mû par une idéologie et une terreur sans fin qui alimente l’impression d’un mouvement fonctionnant presque par lui-même indépendamment des actions et des motifs de ses membres.

**Une violence intelligible**

La radicalité de la description du totalitarisme est problématique à plus d’un point. Bien qu’Arendt soit en partie revenue sur ces analyses – rappelant notamment que même pour de tels régimes il est impossible d’éliminer entièrement tous les textes et témoignages relatant un événement – sa description du totalitarisme illustre la nouveauté radicale du tel régime : celle d’un mouvement destructeur dont la volonté est de substituer son idéologie au réel. Les leaders des mouvements totalitaires sont à ce point coupés de la réalité du monde que le mensonge devient le mode normal de leur existence, sans qu’ils ne puissent plus distinguer la réalité de la fausseté. En l’absence d’un contre-pouvoir capable de contredire le discours officiel, le mensonge s’impose comme la seule donnée du vécu, au détriment d’une réalité qui n’a rien perdu de sa complexité. Seul l’exercice d’une terreur sans fin permet aux régimes totalitaires de persévérer dans leur être, en imposant un mouvement continu et dépourvu de sens comme unique moteur de l’action humaine.

Les travaux plus récents d’historiens nous invitent pourtant à nuancer la théorie d’Hannah Arendt. Orlando Figes[9](https://ea.hypotheses.org/346#footnote_8_346), en particulier, nous livre une vision relativement différente de la société stalinienne. Si le régime se caractérise bien par une violence permanente et une politique de censure oppressive vis-à-vis de tout ce qui sort de la propagande officielle, il ne s’agit pas pour autant d’un système faisant perdre tout sens de la réalité à ses membres. Malgré une surveillance omniprésente qui rend risquée toute prise de position publique comme privée, les informations continuent de circuler, alimentées par les chuchotements des citoyens plutôt que par leurs discours. De même, si la conception du leader totalitaire coupé du monde par son cercle d’intimes nous renvoie immédiatement l’image d’Hitler enfermé dans son bunker et envoyant au combat des divisions qui n’existent plus, il s’agit là du symptôme d’une fin de règne sanglante, propre aux tyrannies de Caligula jusqu’à Kadafi, plutôt que le fonctionnement ordinaire du régime.

Le chef suprême de l’URSS décrit par Simon Sebag Montefiore[10](https://ea.hypotheses.org/346#footnote_9_346) s’apparente ainsi plus à un tyran autoritaire, parfaitement au courant de ce qui se passe dans son pays et utilisant la propagande pour son pouvoir personnel, qu’à un être coupé du monde et pris au piège de ses propres illusions. Le mensonge n’apparait pas comme une fiction se substituant au monde commun mais comme un outil au service d’un pouvoir tyrannique. Au cœur du système totalitaire, Staline n’est non seulement pas dupe de ses propres mensonges, mais assume leur caractère fictif. Il conçoit lui-même sa propre propagande comme une image présentée aux yeux du monde, tout en sachant bien que la réalité n’est pas ce qu’il décrit. Cette conscience de soi et de ses propres mensonges ne rend d’ailleurs pas le système moins violent : avoir conscience d’utiliser des faux témoignages pour faire exécuter des adversaires potentiels ne rend pas la sentence plus clémente pour les victimes.

Au cœur même du système se retrouvent donc les fonctions traditionnelles de la manipulation des faits : dissimuler ou modifier les événements passés afin de mettre en scène une image du pouvoir, au nom d’une action politique concrète. Les évolutions techniques ont permis une manipulation de masse, tandis que les régimes dit totalitaires ont fait sauter les barrières limitant la mise en œuvre d’une telle politique, mais ils n’ont pas pour autant changer le rôle fondamental du mensonge en politique. De la même manière, la violence des régimes totalitaires est rationalisable en termes de fins et de moyens. Loin de l’imaginaire arendtien d’une terreur sans fin tournant sur elle-même en quête de nouveaux ennemis, la violence apparaît comme un outil au service d’une politique concrète.

Qu’il s’agisse des purges staliniennes, de la dékoulakisation, ou du goulag, la violence à l’œuvre dans la Russie stalinienne est d’abord au service de la politique du pouvoir central. Loin d’une violence aveugle ayant pour seule finalité de faire tourner le système à vide, la violence de masse est liée à des enjeux spécifiques de lutte de pouvoir et d’exploitation du territoire ou de la population. La terreur est au service d’une ingénierie économique et social voulue par le pouvoir. Les travaux de Nicolas Werth nous montrent d’ailleurs toute la dimension entropique et arbitraire à l’œuvre dans ce processus, qui n’est pas sans soulever l’étonnement voire l’opposition au sein du parti[11](https://ea.hypotheses.org/346#footnote_10_346). De la même manière, Adam Tooze nous montre les enjeux économiques qui sous-tendent le plan grand Est, dans le *Salaire de la destruction*. Loin d’une guerre de destruction gratuite, l’invasion de la Russie obéit à un désir d’appropriation des terres, la politique d’extermination qui l’accompagne ayant pour but d’en débarrasser les occupants [12](https://ea.hypotheses.org/346#footnote_11_346)

La violence totalitaire n’est pas un phénomène inintelligible mais obéit à une rationalité utilitaire s’exerçant au détriment de la vie des populations. Qu’il s’agisse d’une finalité économique dans le cas de la collectivisation ou de mobiles plus triviaux, comme ceux qui finissent par sceller le sort Tatiana Okounevskaïa ou de Nicolaï Starstine – célèbre joueur de foot envoyé au goulag par Beria en 1942 pour avoir battu son équipe fétiche[13](https://ea.hypotheses.org/346#footnote_12_346) – la violence est liée à des motifs qu’on peut saisir et appréhender. Il n’est pas nécessaire de recourir au concept de totalitarisme pour comprendre la brutalité des purges et des déportations de masses organisées par le pouvoir soviétique. Ne voir en Beria « que le fonctionnaire des masses qu’il conduit »[14](https://ea.hypotheses.org/346#footnote_13_346) comme le fait Hannah Arendt, revient à faire l’impasse sur les aspects les plus saillants de sa personnalité. La politique stalinienne n’est pas « au-delà de toute compréhension humaine ». Elle peut se concevoir en terme humains – trop humains pourrait-on ajouter – de volonté de pouvoir, de calculs économiques, ou de fanatisme idéologique, sans qu’il soit nécessaire de faire intervenir l’idée d’une terreur dépourvue de motifs